

La Licorne

Arlette Lafleche Crohem

Ce matin je touche mon front, je sens une pointe rude, rugueuse même, qui semble avoir émergé de la nuit. Une sorte de corne a poussé sur ma tête sauvage.

Que m'est-il arrivé ?

Cette corne est torsadée, ourlée, chiffrée comme les vieux troncs géants des séquoias du Jardin des Plantes. Je décèle les rainures avec mon index qui défile alors les siècles. Ces plis sont profonds, mon doigt est enrobé de sang. J'appuie sur une crête, sortent des notes de musique. Mon doigt produit des miracles.

La ligne de la corne est soudainement bien lisse. Je l'entoure de ma main et j'ose descendre plus bas vers mon front. Le sang s'épaissit, couche dense où se dessinent des figures d'une période antérieure... Plus bas, la corne devient très dure, plus tendue de l'intérieur, puis se réduit en sinuosités comme sous l'effet du travail d'un sculpteur.

À TIRE D'ELLES

Asséchée, assoiffée, je cours vers la forêt, j'entends le ruissellement de l'eau, la rivière est proche. Une voix lointaine et grave me parle de la profondeur des bois :

" Fais-la vivre ta licorne, que sa corne hurle, une licorne huant, venue des roches sauvages de la lande de Cornouailles, apprivoise-la, honore son éternité, elle est la tour de Babel de ta vie ! "

À nouveau le silence, l'étrangeté se meut en luminosités clignotantes.

Je me dresse avec vivacité sur mes pattes et bondis à travers les clairières. Le claquement de mes sabots sur l'herbe résonne jusqu'au faite des arbres. Tel le battement d'ailes de l'hirondelle de retour d'un long voyage, ils assurent ma surprenante chevauchée dans les profondeurs de la forêt.

La plaie commence seulement à se refermer le long de mon poitrail, les douleurs de la vrille s'estompent puis reviennent. La cicatrice est étendue, longue à panser. J'accepte la douleur sourde de ma transformation. Il me faut prendre soin de moi et je ne sais encore comment. Je regarde la futaie haute des bois, le ciel est loin au-dessus. A travers les arbres les rayons solaires filtrent l'air par grands traits d'or, créant une myriade de lucioles.

La senteur de la nature m'aide à orienter mes mouvements, mon odorat est aussi aiguisé que la touche de mes sabots sur la terre. Je découvre avec mon museau autant qu'avec mes sabots la nature qui m'entourne. Enfant, les mains accompagnaient mes yeux à la découverte du chaud, du froid, du bois, des jouets, des bonbons, des douceurs que je touchais avec la confiance de mes sens. Maintenant, les parfums naturels que je hume sont d'instinct mes meilleurs guides. Les humains ont beaucoup à apprendre, ils ne connaissent pas l'essence

LA LICORNE

première, peut-être n'ont-ils qu'une petite parcelle accessible de la saveur de la nature ?

Parvenue à la rivière, j'aperçois dans l'eau claire un rayonnement fauve. Mon regard s'enfonce dans l'immensité du nouvel être que je suis devenue. Une longue gueule se termine par un museau blanc gris avec deux naseaux noirs. De ces grands trous s'expirent les vapeurs humides et chaudes de mon souffle. De chaque côté de ma tête se dressent de longues oreilles pointues comme celles des chevaux, et entre mes yeux pointe une petite corne d'or pâle torsadée, une dent de narval qui montre que j'ai gardé mon jeune âge. J'observe dans les remous du torrent un petit animal surpris, comme parfois petite fille, je croisais le regard curieux des bêtes. Animal des forêts dont je ne connais pas les mystères, suis-je sortie d'une légende médiévale ?

Je suis devenue étrangère au monde des humains. Eux qui croient tout connaître, que connaissent-ils de ce monde ? Je redresse ma belle gueule, la virevolte de chaque côté et de haut en bas pour observer mes flancs. Mon nouveau corps évoque celui d'un petit cheval et mes pattes bien fines se terminent par des sabots fendus en leur milieu. J'ai déjà observé des animaux semblables, les biches entrevues dans les parcs du zoo. Un poil roux à touffes d'or descend en cascade le long de ma crinière, la même qualité de poil prolonge mon corps et se termine par une sorte de queue en éventail, un panache blanc qui s'agite sans cesse. Je m'émerveille de moi-même. Le sol tout autour est tapissé d'un parterre de boutons d'or, de coquelicots et de pensées. Les arbres me semblent plus accessibles, la couleur des feuilles est plus vive, le chatouillement des teintes provoque en moi une douce sensation de chaleur, une émotion tendre m'envahit à vivre ces intensités nouvelles.

À TIRE D'ELLES

Mes pattes se replient sur des nattes de feuilles de chêne et d'aiguilles de pin qui me protègent de l'humidité du soir. Je cherche à me toucher, seule ma langue accepte de suivre le parcours de mon cou et lèche avec tendresse ma nouvelle peau, mon poil luisant et lisse, ma longue crinière rousse. Je suis métamorphosée en licorne.

Je poursuis mon investigation, ma langue se dirige d'elle-même vers les blessures qui saignent encore. Je lèche doucement les parties recouvertes de terre et de mousse, le sang a un goût plus épicé que mon sang lorsque je me piquais le doigt avec une aiguille ou lorsque je m'égratignais, il est d'ailleurs d'un grenat plus foncé.

Toute cette mésaventure me donne faim, je flaire une herbe tendre et recouverte de rosée, je penche mon museau vers les feuillages puis je descends jusqu'aux herbes environnantes. Ma langue aspire cette douceur légèrement amère, j'ai encore le goût sucré et salé des nourritures des hommes. J'apprends à mastiquer, je mâche beaucoup plus longuement que lorsque j'étais petite fille. C'est plutôt amusant d'y passer de longues minutes, le goût devient différent à mesure que je déguste le résultat de mon savant broyage.

Allongée près de la rivière, repue, je suis émerveillée par la facilité que j'ai à me nourrir, c'est une chance car je me souviens de la pauvreté des herbages lors des grandes sécheresses, de l'absence de fourrage pour les animaux et des longues transhumances. Je me réjouis d'être une licorne car l'univers des bois est plein de richesses. Les animaux ont des ressources immenses, bien plus que les humains qui les utilisent pour tout, les tuent et s'en nourrissent quotidiennement. Je dois me protéger des chasseurs. Heureusement je me sens gagnée par une grâce particulière qui repousse le danger.

LA LICORNE

J'entends le vent dans les grands arbres, les oiseaux les habitent joyeusement, leurs chants me rassurent et ravivent des sensations anciennes lorsqu'au printemps j'ouvrais la fenêtre de ma chambre. Les cloches d'un donjon lointain répondent en écho mélodieux au pivert qui bat la mesure sur le tronc d'un chêne près de la rivière. Elles sonnent les réjouissances du jour et se prolongent indéfiniment.

Mes oreilles se dressent, soudain alertées par des bruits de pas sur les sentiers et des craquements dans les feuillages. Je flaire l'odeur humaine, une odeur de transpiration grasse légèrement vinaigrée, que nous n'avons pas, nous les licornes.

Je songe à mon père qui pratique la chasse dès son ouverture. Je n'aime jamais le voir partir tôt le matin, accompagné d'autres hommes et de la meute des chiens, à la conquête du gibier. L'un de mes frères y participe toujours, mon autre frère refuse d'y aller. Quant à ma mère, elle accepte en silence, pourtant je sais qu'elle n'aime pas la chasse. Elle devrait exprimer son opinion cependant l'audace lui fait défaut, mon père l'effraye trop. Ils me manquent déjà, ils doivent me chercher. Sans doute un soir, j'apercevrai mes frères dans la clairière attenante à la maison, juste à la lisière de la forêt, et leur transmettrai un signe. Je n'ai aucune idée du temps passé depuis ma métamorphose.

Au milieu de la rivière, sur un fond de couleur rouge vermeil, flotte une île bleu nuit. Entre les chênes et les orangers apparaît la silhouette élancée d'une élégante jeune fille. Elle porte une robe rouge qui se relève sur une jupe de brocart. Une mousseline transparente révèle les manches étroites aux poignets. Une masse de cheveux roux glisse derrière ses épaules et flotte au gré du vent. Deux longues nattes se rejoignent

À TIRE D'ELLES

sur le haut de la tête et dessinent une aigrette entrelacée d'anneaux. Son regard plonge dans le mien comme si elle cherchait à se reconnaître.

Nous nous observons captives, entre les plantes flottantes de nénuphars rouges et les jacinthes d'eau. Je prends plaisir à me connaître à travers son regard. Elle enlève une double parure de perles irisées qu'elle porte autour de son cou et la glisse doucement sur le bord de la rive. Toutes deux esquisons le même sourire. Un signe de sa main accompagne mes yeux vers une tenture de couleur azur qui s'entrouvre à l'horizon. Sur le haut s'inscrivent en lettres d'or les mots " A mon seul désir ".

Rapprochant ma tête de la rivière, je peux suivre mon geste qui, d'une main souple, allonge l'aigrette de la jeune fille devenue mienne. L'île bleue nuit m'attire de manière irrésistible, ses lettres d'or clignotent d'une intensité qui guide les ondes de mon être. Je plonge dans la rivière.

Parvenue au seuil du pavillon, j'entends la voix lointaine qui se fait l'écho de mon calme intérieur ; je me surprends à murmurer " A mon seul désir ".

Novembre 2003

